

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 43,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE MARDI

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 1 exemplaire sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS:

Annonces. 25 Cent. la ligne
Réclames. 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire,
éditeur de musique du Conserv. imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue duf. Poissonnière, 10
à Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, Rue du Cours,
à l'AGENCE DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS:

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

Monaco, le 6 Septembre 1870.

De sanglants revers viennent de s'abattre sur la France, notre voisine et notre amie! Une de ses armées servant de rempart contre l'invasion prussienne a été anéantie, et le chef éminent qui la commandait grièvement blessé; enfin l'empereur a été fait prisonnier.

Lorsque ces événements ont été connus à Paris, la Chambre s'est réunie, a prononcé la déchéance de l'empire et proclamé la République.

La France est remplie de confiance dans l'avenir; son courage n'est point ébranlé. Elle sait ce qu'elle vaut et ce que peuvent ses généreux enfants. Comme le lion blessé qui rugit, et se prépare soit à vendre chèrement sa vie, soit à avoir raison de celui qui l'a frappé, elle a poussé un cri de rage et de douleur, et se dressant indignée de toute sa hauteur, elle a fait appel à son peuple.

Son peuple l'entendra.

La gigantesque épopée que les soldats de 92 ont écrite avec le sabre dans l'histoire, va être de nouveau burinée par les soldats de 70.

La patrie est en danger! Ce cri suffira pour que les fils de ceux qui furent les Français aillent se grouper autour de leur mère commune, et qu'ils repoussent encore une fois, nous en avons la ferme confiance, le joug odieux de l'étranger.

Quant à nous, nous faisons les vœux les plus sincères pour que la France reste intacte et debout, et qu'elle continue à accomplir dans le monde le rôle glorieux qu'elle y a joué jusqu'à ce jour.

NOUVELLES LOCALES.

Beaucoup de voyageurs qui ont passé la saison chaude à prendre des bains de mer dans le nord, commencent à descendre sur nos côtes, afin d'y continuer leur cure que l'abaissement de la température leur interdit presque sur les bords de l'Océan. On se baigne encore ici à la fin d'octobre. C'est là un avantage incontestable que savent apprécier les touristes intelligents.

Les mois de septembre, d'octobre, d'avril et de mai sont d'ailleurs ceux durant lesquels notre région est des plus agréables à habiter; la nature s'y montre alors dans toute son orientale beauté.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco pendant le mois d'août dernier est de 7,455.

Paophi et Prædromion, tels étaient les noms que le mois de septembre portait chez les Egyptiens et chez les Grecs. Ce mois était le second de l'année égyptienne et le troisième dans le calendrier athénien; il devint le septième dans la supputation des mois de l'année romaine, de là le nom qu'il porte actuellement, nom qu'il a gardé, bien qu'il occupe le neuvième rang depuis la réforme du calendrier par César.

C'est en septembre qu'a lieu l'équinoxe d'automne; c'est-à-dire que c'est à cette époque que les nuits sont égales aux jours.

Ce mois marque une date sinistre dans l'histoire mémorable de la révolution française; les massacres de septembre qui durèrent cinq jours et qui eurent pour principaux théâtres les villes de Paris, Versailles, Lyon, Reims, Orléans etc. coûtèrent la vie à une foule de citoyens.

On désigne sous le nom de septembriseurs les auteurs de ces massacres.

On nous prie d'annoncer que des tronc destinés à recevoir des offrandes pour les soldats blessés des armées de terre et de mer de la France, ont été placés aux gares de Monaco et de Monte Carlo.

Par suite de l'invasion prussienne, et à cause surtout du mouvement extraordinaire de troupes françaises qui a lieu entre Toulon, Marseille et Paris, presque tous les trains qui passent par notre gare sont composés de voitures dont quelques-unes appartiennent à la compagnie de l'Est. Le Midi a également prêté plusieurs de ses wagons, de sorte qu'il n'est pas rare de voir trois spécimens différents de ces derniers dans le même convoi.

Le trois mâts anglais le *Céréal* qui est venu apporter du charbon pour la Société des Bains de mer, a quitté ces jours-ci notre port, se dirigeant sur Constantinople.

On signale la circulation de pièces fausses de 50 centimes. Elles sont en nickel, portent l'effigie de Victor-Emmanuel et le millésime de 1863.

On aura beau dire et beau faire, la guerre est un contre-sens. Que ce contre-sens soit nécessaire dans certains moments, nous n'en disconvenons pas, mais enfin c'en est un.
Faut-il conclure de là qu'un jour la guerre

n'existera plus? pas le moins du monde. On pourra en atténuer les conséquences, mais quant à la faire disparaître entièrement, on n'y parviendra pas.

Il faudrait, pour que les luttes fratricides dont nous sommes aujourd'hui témoins disparaissent, que l'homme atteignit un degré de perfection complet. Or, la perfection n'est pas et ne sera jamais le lot de l'humanité. De ces deux principes, le bien et le mal, aucun n'est prêt à abdiquer en faveur de l'autre. Ils sont destinés à régner tous les deux sur le monde tant qu'il y existera un être humain.

Nous savons parfaitement qu'on a fait de magnifiques théories sur l'anéantissement prochain de ce fléau destructeur; ceux-là qui se sont fait prophètes, en cette occurrence, sont doués des meilleures intentions, et convaincus, nous n'en doutons pas, qu'ils parlent d'or; nous ne partageons pas hélas! leur manière de voir, parce que nous croyons fermement que de leur théorie à la pratique il y a trop loin.

Pour que la guerre ne fut plus possible, il faudrait que ses comparses l'ambition, la haine, la convoitise, disparaissent, et ces filles, dignes progénitures de l'esprit du mal, ne sont pas encore, que nous sachions, prêtes à se laisser mettre au rang des nullités.

Donc la guerre vivra, et cela pour le malheur de l'humanité, qui, par parenthèse, ne mérite pas une plus grande somme de bonheur que celle dont elle jouit.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

Menton. — Il y a près de deux ans, l'on songeait à former à Menton une compagnie de Pompiers, dit le journal de cette ville.

Ce beau projet a été remis aux calendes grecques, comme inutile, le service de la pompe étant fait par la troupe.

Le moment serait plus propice que jamais de s'occuper immédiatement de la formation de cette petite compagnie; il ne manque pas d'hommes dévoués qui se trouveront heureux de faire acte de dévouement et de patriotisme.

Les travaux d'énrochement du port sont de nouveau poussés avec activité.

Des tartanes mentonaises ont pu déjà opérer leur chargement et leur déchargement dans le nouveau port.

Nice. — Le bruit court que les seize compagnies de la garde mobile des Alpes-Maritimes vont être dirigées dans un délai très-rapproché, sur Paris et non sur l'Algérie comme on l'avait dit d'abord.

L'état-major a été invité à régler de suite ses comptes et une certaine quantité de wagons a été expédiée, par ordre, de Marseille à notre gare.

Le bruit court, dit le *Journal de Nice*, que la plupart des lycées et collèges de France étant actuellement transformés en hôpitaux et ambulances, la rentrée des classes n'aura lieu qu'après la guerre.

On signale le retour à Nice de S. A. R. le duc de Villafranca (duc de Parme).

Cannes. — Notre garde nationale, dit la *Revue de Cannes*, qui a été tout d'abord organisée par l'élan spontané des volontaires qui ont voulu porter leur concours au maintien de l'ordre, a été définitivement constituée dimanche dernier par M. le sous-préfet de Grasse. Suivant les désirs exprimés par la grande majorité des gardes nationaux, cette constitution a été complétée par la ratification à l'élection des propositions faites pour les officiers et sous-officiers des trois compagnies dont l'effectif est complet. Trois autres compagnies sont en ce moment en voie de formation, et dès qu'elles seront constituées par l'élection de leurs cadres, elles prendront part au service de la place, supporté actuellement avec courage et en entier par les trois premières compagnies qui, par leur zèle, ont bien mérité de la cité. En effet, grâce aux patrouilles qui sont effectuées chaque nuit par plusieurs pelotons d'une dizaine d'hommes armés, jamais un aussi grande tranquillité n'a régné dans la ville. Les malfaiteurs se tiennent dans une inaction prudente et ceux qui osent encore circuler sont promptement ramassés et mis en lieu sûr.

Fréjus. — Nous croyons savoir que M^{re} Jordany, à l'exemple d'un grand nombre d'évêque, a mis le local du grand séminaire et son propre palais épiscopal à la disposition de l'autorité militaire, pour y établir des ambulances.

Hyères. — On nous assure que le comte David Beauregard, un des plus riches propriétaires fonciers de notre commune, s'est engagé comme simple soldat dans le 10^e régiment de cuirassiers, après avoir mis à la disposition de l'état les plus beaux chevaux de ses magnifiques écuries.

Toulon. — Notre ville continue à être encombrée de soldats. Partout des camps. *L'Intrépide* a ramené d'Afrique des bataillons de turcos, de spahis et de chasseurs à cheval. Les Arabes sont enveloppés de leurs vastes burnous blancs. Leur teint indique d'ailleurs suffisamment leur origine. Ces braves soldats sont pleins de courage et d'entrain, et attendent impatiemment l'heure de venger leurs frères tombés au champ d'honneur. La *Mayenne*, partie mercredi soir a ramené à Oran quelques turcos blessés que l'air natal remettra bien vite.

Les postes de la préfecture et de l'hôpital de la marine sont tenus par des soldats de l'infanterie dont quelques-uns ne sont pas entièrement habillés. Il est curieux de voir ces hommes avec une tunique de soldat et un chapeau de feutre, ou bien avec un képi, un pantalon militaire et une blouse.

Dans les derniers détachements partis de notre ville pour aller compléter les régiments de marche des 5^e, 37^e et 99^e de ligne, on remarquait un grand nombre de jeunes gens appartenant aux familles les plus aisées des départements du midi.

On assure que d'après les dernières instructions de S. Exc. M. l'amiral, ministre de la marine, les grands transports à vapeur (type *Sarthe* et *Japon*), auront dorénavant un état-major réduit, composé de la manière suivante : un capitaine de frégate commandant, un lieutenant de vaisseau second et trois enseignes de vaisseau chefs de quart, l'officier d'administration, un médecin de 1^{re} classe et un médecin auxiliaire de 3^e classe.

L'équipage de ces grands transports sera réduit également à l'effectif réglementaire.

D'après la même décision, tous les lieutenants de vaisseau embarqués en qualité de seconds à bord de navires commandés par un officier du même grade, se-

ront débarqués et remplacés par des enseignes de vaisseau.

On écrit de Paris que les canonnières de la marine impériale au nombre de 7 à 8,000, qui sont chargés du service des pièces de position mises en batterie sur les forts de l'Est, de Saint-Denis à Vincennes, ont fait le serment solennel de ne pas laisser pénétrer l'ennemi dans les forts confiés à leur valeur, tant qu'un seul d'entre eux sera debout pour faire feu.

Il paraît que ce serment, prêté avec une sorte d'éclat, a vivement impressionné les personnes présentes à cette manifestation patriotique.

La Clotat. — Nous apprenons que quelques habitants de notre ville et parmi eux M. Félix Beroard, ont formé le projet d'organiser un corps de francs-tireurs. Une demande d'autorisation a donc été adressée à M. le général commandant la division. Ajoutons que M. Beroard a offert, en outre, à l'autorité, sa maison de campagne pour loger six soldats blessés.

Il y a tout lieu de croire qu'une réponse favorable ne tardera pas à être donnée à M. Félix Beroard et à ses amis.

Marseille. — Le colonel Galiffet, membre d'une illustre famille aixoise, et qui compte dans notre ville de nombreux amis, vient d'accomplir un acte d'héroïsme que l'armée inscrira dans ses fastes. Tous les journaux qui en ont rendu compte n'ont pas dissimulé le légitime sentiment d'orgueil national que la conduite de notre compatriote a fait naître.

Les retards qu'a éprouvés le courrier de Paris, ces jours-ci proviennent, dit-on, de divers temps d'arrêt que subit le train à partir de Paris, et qui sont motivés par la nécessité de s'assurer que les coureurs prussiens n'ont pas coupé les rails.

Les francs-tireurs provençaux sont parvenus, après les plus grands et les plus louables efforts, à constituer une première compagnie qui quittera notre ville dans les premiers jours de la semaine prochaine.

Le costume se compose d'une veste en gros drap frisé, d'un pantalon de velours gris, enfermé dans une guêtre de toile.

Un vrai costume de chasse, mais pour la chasse à l'homme, cette fois.

Les armes sont le révolver d'ordonnance et la carabine de précision ou le chassepot.

Les affaires commerciales sont mortes. On ne s'occupe plus que de celles de la guerre. Nos rues sont sillonnées par une foule de soldats de toutes armes et par des gardes mobiles. Tous les engagés volontaires du corps des zouaves sont passés ici se dirigeant vers l'armée de Paris. On estime leur chiffre à 12,000 environ.

FAITS DIVERS.

Les francs-tireurs bretons sont munis pour la plupart d'un excellent ustensile de guerre, la *pelle-cuirasse*.

La pelle-cuirasse, comme son nom l'indique, a un double emploi : le premier, de servir au franc-tireur qui la porte, à se faire un trou, un abri en terre, derrière lequel il pourra se retrancher en tirailleur et mépriser les balles ennemies.

Voici le second :

Debout et en marche, le franc-tireur demonte sa pelle; il passe le manche, un morceau de bois dur et léger dans sa ceinture. La pelle, il l'encastre dans un fourreau en cuir, retenu en haut et en bas par des lanières de cuir, et la pose sur sa poitrine comme une véritable cuirasse. La trempe et l'épaisseur de cette cuirasse, en même temps que son arrête et sa déclivité la rendent à l'épreuve de la balle! La balle doit glisser ou s'aplatir.

Ce qui frappe surtout dans cet ustensile c'est sa parfaite solidité, sa légèreté et son facile maniement.

Il ne faut pas une demi-minute pour le monter ou le démonter; la pelle-cuirasse forme encore contrepoids au sac, sous la pesanteur duquel se courbent un peu nos soldats.

Cet appareil est dû au génie inventif d'un officier da-

nois, qui songea, après Sadowa, à garantir les troupiers contre les nouveaux fusils à aiguille.

Les francs-tireurs parisiens viennent, assure-t-on, de commander plusieurs milliers de ces excellents appareils.

Il paraît qu'une nouvelle maladie vient de faire son apparition en Amérique. Les journaux du Chili annoncent, en effet, qu'un grand nombre d'habitants de cette contrée en sont morts.

Cette affection débute par une fièvre violente, puis le malade voit ses membres, et principalement sa face, se couvrir de plaies cancéreuses. La mort n'est pas longue à venir, et l'on souffre atrocement.

Plusieurs journaux demandent qu'on expédie quelques docteurs éminents au Chili pour qu'ils étudient cette maladie nouvelle, et ils ajoutent qu'il est nécessaire qu'on mette en quarantaine tout navire provenant de ce pays.

Il ne manquerait plus que cette peste, en Europe, pour servir de digne pendant à la guerre actuelle.

On dit que le linge et la charpie pourraient bien faire défaut. Le médecin de la maison centrale de Rennes vient de découvrir une substance qui pourrait remplacer admirablement la charpie.

Cette substance existe, préparée par la nature, sous des mines qui se trouvent en Italie et en Corse; c'est l'amiante. L'amiante est une sorte de *lin* fossile dont les avantages sont : l'inaltérabilité, une extrême souplesse, et le don de se purifier immédiatement sous l'action du feu; cette dernière propriété est d'une valeur considérable.

Cette question devrait être éclaircie et étudiée immédiatement.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur le *Bartolomeo Borghesi*, revue mensuelle qui se publie à Milan sous la direction du commandeur Portalupi. Cette revue écrite avec talent s'occupe spécialement d'archéologie, de numismatique, d'histoire, etc, etc. Elle coûte 6 francs par an.

VARIETES.

La Folle

Au mois de juillet 18... je me rendis à C. sur M. pour prendre les bains. C. sur M. est une jolie petite ville dont je ne vous ferai pas la description; je vous dirai seulement que les rues en sont très-propres, les places larges et ombragées, et que l'air y est pur et vif comme dans tous les pays où soufflent les brises embaumées de la mer.

Quelques jours après mon arrivée, et après avoir échangé des rapports de politesse banale avec les baigneurs qui, comme moi, venaient chercher un peu de repos et d'amusement pendant la saison la plus chaude de l'année, nous résolûmes d'aller le lendemain à D...

Une lieue à peine sépare C. sur M. de D..., petit hameau bâti au-dessus d'une crique servant de port aux bateaux de pêcheurs, unique profession des habitants de ce lieu isolé.

Joyeux et contents, nous franchîmes sans nous inquiéter du mauvais état du chemin, des falaises désertes dont les bases, sans cesse rongées par les flots, cèdent peu à peu aux efforts de la vague et forment des excavations, vastes abris où les oiseaux de mer se réfugient les jours de tempête.

Le soleil, dissipant les brumes de la nuit, venait d'apparaître au-dessus des montagnes qui se dressaient à l'horizon; il inondait le paysage de flots de lumière. La brise du matin caressait mollement la surface de la mer dont les douces ondulations venaient, à regret, expirer sur le rivage.

Quelques oiseaux, effrayés par le bruit de nos pas, suspendaient leur chant, et s'enfuyaient à notre approche, en voletant de branche en branche.

Le paysage, grandiose et doux à la fois, pénétrait l'âme d'admiration, et tous nous étions plongés dans une muette contemplation!

Une heure à peine nous suffit pour nous rendre à D..., où nous arrivâmes alors que les barques de pêche faisaient leur entrée dans le port. Hommes, femmes et

enfants étaient occupés à tirer leurs filets ou à ranger le poisson dans les corbeilles. La plus vive animation régnait partout.

Nous restâmes à D... jusqu'au coucher du soleil, moment où les pêcheurs s'apprêtaient à partir pour la pleine mer.

Pendant que mes compagnons regardaient les préparatifs du départ, une femme de haute taille passa à mes côtés; une robe de deuil en lambeaux couvrait ses épaules; ses yeux bleus et grands étaient empreints d'une tristesse indéfinissable. On voyait que sur son visage, qui avait dû être d'une grande beauté, les chagrins et le malheur avaient imprimé leurs doigts de fer. Son regard morne semblait chercher quelqu'un parmi les pêcheurs, tandis que ses lèvres agitées d'un tremblement nerveux laissaient échapper quelques paroles dont je ne pus saisir le sens. Je crus distinguer pourtant le nom de Sylvain.

— C'est la folle! dit une voix derrière moi.

Mes compagnons étant déjà en route, je me hâtai de les rejoindre. Ces mots: c'est la folle! résonnaient cependant à mon oreille; je me détournai pour voir encore une fois cette femme, mais un pli de terrain me la cachait.

A l'entrée de la nuit nous étions à C. sur M. où nous nous séparâmes.

De même qu'une empreinte demeure sur une cire molle, de même l'imagination de l'homme se trouve surexcitée, dans certaines circonstances, par des faits qui nous rendent tristes ou joyeux.

La journée avait bien commencé pour moi; ma gaieté ne s'était point démentie un moment; mais la vue de cette femme, cette tristesse de regard m'avait saisi au cœur, et je sentais le besoin de rester seul.

Je rentrai dans ma chambre et m'accoudai à ma fenêtre. Je ne sais trop à quoi je pensai. La lune s'était levée; ses rayons argentés éclairaient la cime des vagues dont le bruit venait jusqu'à mon oreille.

Une heure se passa ainsi sans que je me fusse arrêté à aucune idée; la fatigue de la journée commençant à se faire sentir, je me jetai sur mon lit.

Après quelques heures de sommeil, je m'éveillai; ma pensée se reporta sur notre promenade de la veille.

La triste sensation que m'avait produite la vue de la folle avait fait place à un vif sentiment de curiosité. Cette marche lente, ces yeux sans éclat, cette douce mélancolie me faisaient supposer que la fatalité avait dû éprouver bien cruellement cette existence.

Quel était ce Sylvain dont le nom errait sur les lèvres de cette malheureuse? N'avait-il pas pris une large part dans la vie de cette femme que la raison avait abandonnée?

Les questions se pressaient dans ma tête sans que je pusse les résoudre, et ne faisaient qu'augmenter le désir que j'avais de connaître l'histoire de cette déshéritée. Je regrettais de n'avoir point pris la veille des informations à D...

Le jour n'allait point tarder à paraître, je me levai et sortis: en quelques pas je fus hors de la ville. Une ligne claire et argentée se montrait à l'horizon, tandis que les étoiles disparaissaient une à une, chassées par les premières lueurs de l'aube. La rosée se détachait en perles sur les feuilles des arbres à mesure que la lumière augmentait. Je pris rapidement le chemin de D..., où j'étais rendu quelques instants après.

Les pêcheurs n'étaient pas encore arrivés, les enfants jouaient au bord du rivage sous les yeux de leurs mères.

Je reconnus la femme qui m'avait parlé la veille, et, m'adressant de suite à elle, je lui demandai où demeurait la folle.

Ma question parut la surprendre, je demandai alors qui elle était:

— Une malheureuse, Monsieur, vivant de ce que nous pouvons lui donner.

— Et Sylvain?

— C'était un brave et loyal marin mort il y a dix ans... Depuis ce jour la folle habite cet ancien poste de douaniers, et la femme me montrait du doigt une ruine au haut de la falaise.

Je la remerciai de ses indications et me dirigeai vers la demeure de la mendicante. Arrivé sur le haut de la côte, je marchai résolument du côté de la porte, mais une fois sur le seuil j'hésitai. Que dirai-je à cette femme privée de raison? Comment me recevra-t-elle? Après quelques instants de réflexion je poussai les portes mal jointes et j'entrai. Un grabat dans un coin formait tout le mobilier. Je regardai de tous côtés, la folle n'y était pas. Je sortis. J'examinai la falaise qui se continuait quelques pas encore, et j'aperçus un immense précipice que couronnait un diadème de rochers. Je me dirigeai vers ce point, j'y trouvai la folle adossée contre un roc. Son regard planait au-dessus de la mer et semblait fixé sur les voiles des barques, ses lèvres remuaient sans laisser échapper aucun son. Je ne savais comment attirer son attention sur moi sans l'effrayer... J'eus tout-à-coup l'idée de prononcer le nom de Sylvain.

Ce mot était à peine sorti de ma bouche (que la folle tressaillit soudainement; ses yeux brillèrent d'un éclat farouche; et, s'avançant vers moi: L'avez-vous vu? me dit-elle.

— Pauvre femme!

Elle baissa la tête en murmurant: pauvre femme, pauvre femme! Je ne savais plus que lui dire, lorsque me montrant de nouveau son visage où un éclair de raison semblait revenir, elle me fit signe de m'asseoir.

La lucidité brillait dans ses yeux. Elle cherchait dans sa mémoire à recueillir certains souvenirs, et après quelques moments de silence elle me dit:

Pauvre femme! On ne m'a pas toujours appelée ainsi, Monsieur, quoique le malheur m'ait frappée de bonne heure et se soit depuis attaché à mes pas. Avant l'âge de quinze ans, j'étais orpheline; la mort avait déjà creusé la tombe de mes parents en me laissant seule et sans appui sur cette terre. Je me vis forcée de mendier un pain que je ne savais pas encore gagner. De combien de larmes n'ai-je pas arrosé ce que j'étais à la commisation publique! Je quittai le pays où mes parents étaient morts, espérant trouver sur ma route une place où gagner ma vie. Hélas! j'étais à peine une enfant, mais la misère me forma vite. Pour quelques âmes charitables que je rencontrai, combien n'essayai-je pas de refus et même d'insultes.

Les pierres du chemin ensanglantaient mes pieds; mes habits tombaient en haillons; je n'osais plus demander, on m'avait prise pour une vagabonde fuyant ses parents.

Presque morte de faim et de fatigue, j'arrivai dans ce pays. Les habitants n'en étaient pas riches; tous travaillaient pour vivre. Je m'étais assise épuisée au coin d'une borne, n'osant rien demander, tant j'avais eu de déceptions.

Quelques femmes s'approchèrent de moi et me firent raconter mon histoire.

Mon récit parut les toucher; la vue de ma misère, les larmes que je versais en parlant de ma mère, excitèrent la pitié. Nulle part on ne m'avait si bien accueillie; on me donna de quoi calmer ma faim. Au moment où j'allais partir, et comme je remerciais ces braves gens, une femme s'approcha de moi, et me dit:

— Jeanne, nous croyons tous à ce que tu viens de nous dire. Moi aussi le malheur m'a éprouvée. Mon mari est mort, me laissant deux enfants, dont l'un est mort au service; et l'autre que Dieu me le conserve! travaille pour nourrir sa vieille mère.

Les années me pèsent; viens avec moi; tu m'aideras à faire un travail que mes forces ne me permettront bientôt plus de continuer.

Je me jetai en sanglotant aux pieds de la veuve sans pouvoir dire un seul mot. Elle me releva et m'emmena dans sa cabane.

Quelques instants après un jeune homme arriva; c'était Sylvain. La veuve me dit: « c'est mon fils, » et elle lui expliqua ce qu'elle avait résolu de faire.

Il approuva sa mère.

Un noble cœur battait dans cette poitrine de marin.

Quand je fus seule, je récitai toutes les prières que ma mère m'avait apprises, pour remercier Dieu de m'avoir fait retrouver une famille.

En quelques jours, je fus au courant du ménage: j'appris à faire les filets et je travaillai de mon mieux pour n'être pas à charge à la maison.

Trois ans se passèrent ainsi, seuls jours de bonheur que j'aie goûtés depuis que je suis orpheline. Les filles du voisinage étaient devenues mes amies, mes travaux étaient les mêmes. Leur gaieté avait dissipé ma tristesse. On me regardait partout comme une fille du pays.

J'avais dix-huit ans, j'étais belle: je puis le dire maintenant que ma douleur a altéré mes traits.

Sylvain avait vingt-cinq ans.

Jusqu'à-là, nous nous étions aimés comme frère et sœur.

Mais depuis quelque temps, je le voyais revenir de la pêche triste, préoccupé.

Parfois, je surprenais ses yeux attachés sur les miens; je sentais alors le sang affluer à mes joues... Que se passait-il en nous, dans ces échanges de regards? Voilà ce que ma candeur ne me permettait pas de pénétrer.

Je pensais, malgré moi, à lui et je désirais sa présence. Quand il était près de moi, je n'osais lever les yeux. Un changement s'était opéré dans mon cœur; c'était plus que de l'amitié que j'éprouvais pour Sylvain.

Il s'en aperçut. Un jour que j'étais seule à la maison, il entra, sa démarche était embarrassée.

— Jeanne, me dit-il, jusqu'à présent j'étais aimée comme une sœur; maintenant cette affection ne me suffit plus, il faut que tu sois ma femme.

Je ne savais que répondre. Ces quelques mots n'allaient-ils pas au plus profond de mon cœur? Ne m'expliquaient-ils pas ce que je ressentais depuis longtemps?

Sylvain me prit dans ses bras, et déposa sur mes lèvres un baiser.

Le seul que j'aie jamais reçu!...

La veuve entra dans ce moment.

Sylvain lui ouvrit toute son âme; la pauvre femme pleurait de joie; elle nous serra sur son cœur en nous appelant ses enfants.

Ici la folle suspendit son récit. Les larmes tremblaient au coin de ses paupières et roulaient sur ses joues.

Après quelques instants de silence elle reprit:

Tout marchait à souhait. Nous étions en décembre; l'époque de notre mariage était fixée au printemps prochain.

Dieu n'a pas voulu que ce bonheur se réalisât! Que sa volonté soit faite!

Depuis quelque temps les orages empêchaient nos barques de sortir, nous étions dans la saison des tempêtes.

Un jour que le vent soufflait avec plus de violence qu'à l'ordinaire, le bruit du canon se fit entendre. Nous courûmes jusqu'au village où tous les pêcheurs étaient déjà rassemblés.

Un navire était sur nos côtes faisant des signaux de détresse, et demandant un pilote. Les patrons hésitaient: impossible de franchir l'entrée du port.

Sylvain tout-à-coup saute dans sa barque, la détache et la lance au milieu des flots. Tout le monde applaudit à ce trait de courage, et moi-même, je dois le dire, j'eus un moment d'orgueil.

Mais en même temps mon cœur se serra. Sylvain était au plus fort du danger.

Un rien pouvait le perdre. La barque ballottée par les flots paraissait et disparaissait sans cesse. La mer devenait de plus en plus mauvaise, les vagues se succédaient avec une rapidité telle qu'elles rendaient toute manœuvre presque impossible.

Tout-à-coup une lame énorme saisit la barque par le côté, je sentis mon cœur se briser dans ma poitrine; je jetai un cri, et je tombai anéantie... La barque venait de chavirer.

Je ne sais combien de temps dura mon évanouissement. Quand je revins à moi, j'étais couchée, une femme était à mon chevet. Mon premier mot fut Sylvain.

— Calmez-vous, me dit celle qui me veillait; j'entrevis mon malheur; je me dressai sur mon séant, la fièvre me soutenait.

Au bruit que je fis, d'autres femmes accoururent, je les repoussai en criant:

— Sylvain, Sylvain, où es-tu?

Je m'élançai dans une chambre voisine et là je vis toute la vérité.

Sylvain était mort. Sa mère, à la vue de son cadavre était tombée pour ne plus se relever.

A ce spectacle, et quelques efforts qu'on fit pour me retenir, je sortis de la maison, et je n'y suis plus rentrée!

La folle s'arrêta, son récit était achevé. Elle garda quelque temps le silence, puis elle me dit:

— N'est-ce pas qu'il reviendra? Dieu me le rendra, et alors nous serons bien heureux!...

Toute lueur de raison s'était effacée. Son regard était devenu morne et sans éclat.

J'essayai de consoler cette malheureuse, mais elle ne parut pas entendre le sens de mes paroles et demeura dans son idée fixe.

Quelques pièces d'or que je lui mis dans la main roulerent à ses pieds.

Je m'éloignai sans qu'elle m'aperçût, et revins à C... s. M....

Quelques années plus tard je me rendis de nouveau à D...; rien n'était changé dans le pays, mais la folle avait disparu.

F. GARDIOL.

ALFRED GABRIÉ, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO.

Arrivées du 29 août au 4 septembre 1870

GOLFE JUAN.	b. Deux Amis, français,	c. Gabriel, sable
ID.	b. Jeune Louise, id.	c. Baralis, id.
VINTIMILLE.	b. N.-D.-des Miséricordes italien,	c. Marcenaro, m. d.
FINAL.	b. Antoine Saccone, id.	c. Saccone, charbon
GOLFE JUAN.	b. l'Indus, français,	c. Jovenceau, sable
ID.	b. Deux Amis, id.	c. Gabriel, id.
ID.	b. la Victoire, id.	c. Giraud, id.
ID.	b. la Pauline, id.	c. Gabriel, id.
ID.	b. Jeune Louise, id.	c. Baralis, id.
ID.	b. Résurrection, id.	c. Ciaïs, id.
ID.	b. St-Louis, id.	c. Jaume, id.
CIVITAVECCHIA.	b. le Marin, italien,	c. Giannone, charbon
ARLES.	b. le Victor, français,	c. Tourral, houille
Départs du 29 août au 4 septembre 1870.		
GOLFE JUAN.	b. Jeune Louise, français,	c. Baralis, sable

GOLFE JUAN. b. *Deux Amis*, id. c. Gabriel, id.
 ID. b. *L'Indus*, id. c. Jovenceau, id.
 ID. b. *Deux Amis*, id. c. Gabriel, id.
 CONSTANTINOPLE. trois mâts *Cereal*, anglais, c. Willson, id.
 NICE. b. *Conception*, italien, c. Ginocchio, fruits
 GOLFE JUAN. b. *la Pauline*, français, c. Gabriel, s. l.
 ID. b. *Jeune Louise*, id. c. Baralis, id.
 ID. b. *la Victoire*, id. c. Giraud, id.
 ID. b. *Résurrection*, id. c. Ciaïs, id.
 ID. b. *St-Louis*, id. c. Jeauime, id.

Chemin de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée. Saison d'Été.

DE ENMTON A NICE

PRIX DES PLACES.			STATIONS	DÉPARTS				
1 ^{re} CL.	2 ^e CL.	3 ^e CL.		MATIN	SOIR			
Fr. cent.	Fr. cent.	Fr. cent.		H. M.	H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
65	50	35	MENTON	8 45	12 30	5 6	8 35	10 40
90	65	50	ROQUEBRUNE	8 55	12 40	5 22	8 45	—
1 10	85	60	MONTE CARLO	9 4	12 49	5 32	8 56	11 4
1 80	1 35	1	MONACO	9 23	12 56	5 44	9 3	11 10
2	1 50	1 10	EZE	9 34	1 9	5 57	9 16	—
2 25	1 70	1 25	BEAULIEU	9 42	1 17	6 5	9 24	—
2 80	2 10	1 55	VILLEFRANCHE	9 49	1 24	6 16	9 31	11 33
			NICE	10 3	1 37	6 29	9 44	11 46

DE NICE A MENTON

			STATIONS	MATIN		SOIR		
				H. M.	H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
			NICE	8 15	12 15	4 —	6 30	8 20
55	45	30	VILLEFRANCHE	8 32	12 27	4 12	6 42	8 32
80	65	45	BEAULIEU	8 39	12 34	4 19	6 49	8 39
1	75	55	EZE	8 47	12 42	4 27	6 57	8 47
1 80	1 35	1	MONACO	9 10	1 —	4 41	7 11	9 2
2	1 50	1 10	MONTE CARLO	9 16	1 6	4 47	7 17	9 8
2 20	1 65	1 25	ROQUEBRUNE	9 21	1 15	4 56	7 26	—
2 80	2 10	1 55	MENTON	9 34	1 24	5 5	7 35	9 24

VENTE VOLONTAIRE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES.

Le dix septembre courant, jour de samedi, à neuf heures du matin, et jours suivants, s'il y a lieu, il sera procédé dans la salle du *Café des Colonies*, situé au port de cette ville, à la vente de divers meubles et autres marchandises tels que lit en noyer et accessoires, tête-à-tête, chaises rembourrées et autres, commode, rideaux, tables avec marbre, pendule, 440 bouteilles de liqueur, fûts cognac fin, genièvre, vermouth de France, kirsch, châblis, rhum vieux, élixir, etc., le tout appartenant au sieur Joseph Marcel.

La vente sera faite au comptant.

A Nice, chez Visconti, rue du Cours, œuvres complètes d'Emile Négrin de Nice : poésies, linguistique, lexicographie, littérature.

TAVERNE ALLEMANDE

Tenu par JAMBOIS.

Avenue Caroline, à la Condamine. — Déjeuners froids.

VILLA BELLA A LOUER

à la Saint-Michel prochain aux Moulins (près du Casino)

S'adresser à M^e BELLANDO, Notaire, à Monaco.

A VENDRE

Parcelles de terrain de diverses contenances

Quartier de la Colla, près la gare de Monaco.

S'adresser à M. FRANÇOIS BIVÈS pour tous renseignements

En vente à l'imprimerie du Journal :

MONACO ET SES PRINCES

par HENRI MÉTIVIER.

Deux volumes grand in-8° — Prix : 5 francs. pour la France et l'étranger fr. 7 70 en un mandat poste

UNE VISITE A MONACO

Prix : fr. 1 ; par la poste, fr. 1 20.

LES MONDAINES

SCÈNES PARISIENNES ET PROVINCIALES.

Un vol. in-12, par HYACINTHE GISCARD. — Prix : 2 fr.

A Nice et à Menton, chez tous les Libraires.

Hôtel-Restaurant de Strasbourg

TENU PAR LOUIS BOULAS

Ex-cuisinier de l'Hôtel de Paris

Cabinets de société et jardin. — Chambres meublées.

SALLE DE BILLARD.

Monte Carlo, près le Casino (Monaco).

A VENDRE OU A LOUER

près du Casino.

JOLIE VILLA

Très richement meublée

Vue magnifique dominant le plateau de Monte Carlo.

S'adresser à la villa, Avenue St-Michel.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11 et place du Casino.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, après le Casino.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des Carmes. — Table d'hôte et pension.

RESTAURANT BARRIERA, avenue Florestine, à la Condamine. — Chambres meublées. — Pension.

Hôtel et Restaurant de Lyon, rue du Milieu, 23. — Table d'hôte et pension. — Chambres meublées.

BAINS DE MER DE MONACO.

SAISON D'ÉTÉ 1870.

La rade de Monaco protégée par ses promontoires est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage ainsi qu'à TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. — CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS D'EAU DOUCE ET BAINS DE MER CHAUDS.

HOTEL DES BAINS sur la plage. — Appartements parfaitement meublés. — Pension modérée pour familles.

LE SEUL BAIN DE MER possédant un CASINO, qui offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin.

CABINET DE LECTURE où se trouvent toutes les publica-

tions françaises et étrangères. — CONCERT de 7 1/2 à 10 1/2 du soir — Orchestre d'élite.

Les JARDINS DE MONTE CARLO qui s'étendent en terrasses du CASINO à la mer offrent, outre les points de vue les plus pittoresques, des promenades agréables au milieu des Palmiers, des Caroubiers, des Cactus, des Aloès, des Géraniums, des Laurier-rose, des Tamarins et de toute la flore d'Afrique.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT. GRAND CAFÉ avec BILLARDS. — CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.